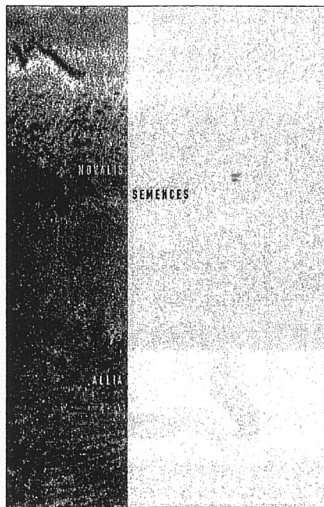


Act Press, 308, janv. 2005



Novalis
Semences
Éditions Allia

Il y a plusieurs Novalis – le philosophe, le poète, le critique, le théoricien politique ou encore le mystique. On pourrait ne voir en lui que l'un de ces personnages au détriment d'un autre, considérer qu'il fut par exemple davantage philosophe que poète, ou mystique qu'homme de science. Or Novalis, à la lecture de ces *Semences* (dans la traduction d'Olivier Schefer), comme du reste de son œuvre – de *Henri d'Olterdingen aux Cantiques* –, est précisément un génie irréductible – le genre d'écrivain dont le projet, la vie entière, consistait à embrasser la totalité du savoir : l'absolu.

Parmi les fragments qui circulent dans ce livre, dont la variété et la récurrence des thèmes désignent davantage un mouvement perpétuel de la pensée qu'un éparpillement de la curiosité, il y a ceux qui touchent à l'essence du génie. On peut y lire une réfutation en bloc du cliché du génie romantique tel que nous continuons de le recevoir aujourd'hui : un esprit tourmenté capable de fulgurances adolescentes. Ou alors un esprit autarcique doué d'une créativité autarcique (« Une idée est d'autant plus prospère et individuelle – et stimulante – que se croisent et se rencontrent en elle plus de pensées diverses, de mondes, d'affects »).

Bien plus, ces fragments contiennent en germe la philosophie de Novalis dans son ensemble, dans la mesure où ils désignent autant une exaltation de l'individu créateur – c'est-à-dire de tout individu – qu'un dépassement, une dissolution de son individualité. En d'autres termes, le génie est l'homme capable du « meurtre de soi », l'homme capable de se transformer et de transformer avec lui la réalité elle-même – bref l'homme qui ne redoute pas le non-Moi mais au contraire s'ouvre à lui : « Nous devons devenir un peuple. Un homme parfait est un peuple en petit ».

Oliver Rohe